

Du 7 au 19 mai 2013

# LA LOCANDIERA

De Carlo Goldoni

Mise en scène Marc Paquien

## CONTACT

Marie-Françoise Palluy-Asseily

04 72 77 48 35

[marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org](mailto:marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org)

*Vous pouvez télécharger les dossiers pédagogiques des spectacles sur notre site  
[www.celestins-lyon.org](http://www.celestins-lyon.org)*



# LA LOCANDIERA

**DE CARLO GOLDONI**

**MISE EN SCÈNE MARC PAQUIEN**

**TEXTE FRANÇAIS JEAN-PAUL MANGANARO**

**DURÉE : 2h15**

**AVEC**

**Dominique Blanc - *Mirandolina***

**Anne Caillère - *Dejanira***

**François de Brauer - *Le Marquis de Forlipopoli***

**Anne Durand - *Ortensia***

**Gaël Kamilindi - *Tonino***

**André Marcon - *Le Chevalier de Ripafratta***

**Pierre-Henri Puente - *Le Comte d'Albafiorita***

**Stanislas Stanic - *Fabrizio***

Décor : Gérard Didier

Lumières : Dominique Bruguière

Costumes : Claire Risterucci

Perruques et maquillages : Cécile Kretschmar

Son : Xavier Jacquot

Chant : Anne Fischer

Accessoires : Georgie Gaudier

Assistante à la mise en scène : Martine Spangaro

Assistante répétitrice : Pénélope Biessy

Assistante lumières : Cathy Pariselle

Assistants décor : Émilie Jouve et Ophélie Mettais-Cartier

Régie générale : Pierre Gaillardot

Régie lumière : François Menou

Régie son : Patrice Fessel ou Pierre Chabaud

Régie maquillages et costumes : Nathy Polak

Construction du décor : La Manufacture - Alain Merlaud

Costumes d'hommes : Samy Douïb

Costumes femmes : Atelier Bas et Hauts

Création en janvier 2013 au Théâtre de Carouge - Atelier de Genève

Production : Compagnie des Petites Heures

Coproduction : Célestins - Théâtre de Lyon, Théâtre de Carouge - Atelier de Genève,

Théâtre de Caen, Scène nationale de Sète et du Bassin de Thau, La Coursive - Scène

nationale de La Rochelle, Théâtre des Sablons - Neuilly-sur-Seine, Comédie de

Picardie - Amiens, Théâtre de Namur, Théâtre de Grasse

Avec la participation artistique de l'ENSATT-Lyon

Avec le soutien de la Région Rhône-Alpes

# SOMMAIRE

<b><i>La Locandiera</i></b>	<b>4</b>
<b>Note d'intention</b>	<b>5</b>
<b>Carlo Goldoni</b>	<b>6</b>
<b>Marc Paquien</b>	<b>7</b>
<b>Entretien avec Dominique Blanc</b>	<b>8</b>
<b>Avis au lecteur</b>	<b>10</b>
<b>Points de vue sur <i>La Locandiera</i></b>	<b>11</b>
<b>Morceaux choisis</b>	<b>13</b>
<b>Calendrier des représentations</b>	<b>17</b>

# LA LOCANDIERA

Mirandolina tient un hôtel garni à Florence, et par ses grâces, par son esprit, gagne, même sans le vouloir, le cœur de tous ceux qui logent chez elle. Des trois étrangers qui logent dans cet hôtel, il y en a deux qui sont amoureux de la belle hôtesse. Le Chevalier Ripa'Fratta, qui est le troisième, n'étant pas susceptible d'attachement pour les femmes, la traite grossièrement, et se moque de ses camarades.

C'est précisément contre cet homme agreste et sauvage, que Mirandolina dresse toutes ses batteries. Elle ne l'aime pas, mais elle est piquée, et veut, par amour-propre et pour l'honneur de son sexe, le soumettre, l'humilier et le punir. Elle commence par le flatter, en faisant semblant d'approuver ses mœurs et son mépris pour les femmes : elle affecte le même dégoût pour les hommes ; elle déteste les deux étrangers qui l'importunent ; ce n'est que dans l'appartement du Chevalier qu'elle entre avec plaisir, étant sûre de n'être pas ennuyée par des fadaïses ridicules. Elle gagne d'abord, par cette ruse, l'estime du Chevalier qui l'admire, et la croit digne de sa confiance ; il la regarde comme une femme de bon sens ; il la voit avec plaisir. La Locandiera profite de ces instants favorables, et redouble d'attention pour lui. L'homme dur commence à concevoir quelques sentiments de reconnaissance ; il devient l'ami d'une femme qu'il trouve extraordinaire, et qui lui paraît respectable. Il s'ennuie quand il ne la voit pas. Il va la chercher ; bref, il devient amoureux. Mirandolina est au comble de sa joie, mais sa vengeance n'est pas encore satisfaite. Elle veut le voir à ses pieds, elle y parvient et alors elle le tourmente, le désole, le désespère, et finit par épouser, sous les yeux du Chevalier, un homme de son état à qui elle avait donné sa parole depuis longtemps.

Carlo Goldoni - Extrait de ses *Mémoires*



Crédit photo : Pascal Victor / ArtComArt

# NOTE D'INTENTION

## RÉUNIR, SUR SCÈNE, LE MONDE ET LE THÉÂTRE

*La Locandiera*, comme toutes les pièces de Goldoni, est une œuvre sur les variations infinies de la comédie de l'amour. Mais cette pièce atteint une maturité et une profondeur toutes particulières. Dans son projet de réunir sur scène le monde et le théâtre, Goldoni développe ici un paysage de l'humain surprenant.

Après avoir investi le théâtre de Marivaux, puis de Molière, aborder celui de Goldoni m'entraîne vers une toute autre manière de penser le monde, de penser la scène. Car, Goldoni ne cherche pas, comme Molière, à mettre en lumière les vices de ses contemporains ou, comme Marivaux, à explorer le monde abstrait des sentiments. Il se penche sur l'humain pour déceler la part d'ombre existentielle qui se trouve en chacun d'entre nous.

C'est une peinture vivante qui est projetée sur la scène, une peinture qui offre un champ d'exploration tout à fait particulier. On en a vu des mises en scène affectées, d'autres - magnifiques - plus réalistes, comme celles de Luca Ronconi, ou tchekhoviennes comme celles de Giorgio Strehler. Certaines de ces représentations, qui ont fait date, ont été fondatrices dans ma vie de spectateur et d'homme de théâtre. Elles m'accompagnent encore.

J'ai toujours eu un grand plaisir à revisiter ma mémoire et à la trahir aussitôt pour créer de nouvelles lectures, de nouvelles projections imaginaires. Le théâtre n'est fait que de cela, de parcelles de mémoires qui laissent des traces, plus ou moins vives, et refont un jour surface dans le monde. C'est Dominique Blanc qui incarne, dans le théâtre que j'invente aujourd'hui, l'aubergiste Mirandolina, figure de femme libre, insolite et séductrice. Lorsque j'ai pensé à la troupe qui pouvait s'emparer avec moi de *La Locandiera*, j'ai immédiatement su que c'était à elle que je voulais confier ce rôle. Car, Dominique Blanc possède la légèreté, la lumière, mais aussi l'ombre intérieure de ce personnage étonnant. Face à elle, André Marcon interprète le rôle du Chevalier, un homme ombrageux, misogyne, qui refuse l'amour et fait tout pour ne pas succomber aux charmes de son hôtesse. En grande magicienne, Mirandolina délie les mystères de l'amour, nous fait voir comment ce sentiment vient aux hommes. Pour cela, elle fait naître le tourbillon de la comédie, et manque de perdre sa liberté.

Réunir, aujourd'hui, ces deux grands comédiens sur une même scène est pour moi une autre façon de réinvestir la mémoire du théâtre. Tous deux ont en effet été les magnifiques partenaires du *Mariage de Figaro* mis en scène par Jean-Pierre Vincent au Théâtre national de Chaillot. Dans *La Locandiera*, aux côtés d'Anne Caillère, de François de Brauer, d'Anne Durand, de Gaël Kamilindi, de Pierre-Henri Puente et de Stanislas Stanic, ils nous racontent l'histoire de deux êtres ayant renoncé à l'amour. Deux êtres qui vont pourtant, pour la seule et unique fois de leur existence, le rencontrer et le perdre à jamais.

Marc Paquien – Janvier 2013

# CARLO GOLDONI

## AUTEUR



(Venise 1707 - Paris 1793).

Auteur dramatique italien, dont le nom est attaché pour le public à quelques titres rendus prestigieux par les représentations qui en ont été données au XX<sup>e</sup> siècle, et pour les historiens du théâtre à la « réforme » de la commedia dell'arte. Il a pourtant écrit une quinzaine de tragi-comédies, de nombreux livrets d'intermèdes comiques ou d'opéras et plus de cent comédies.

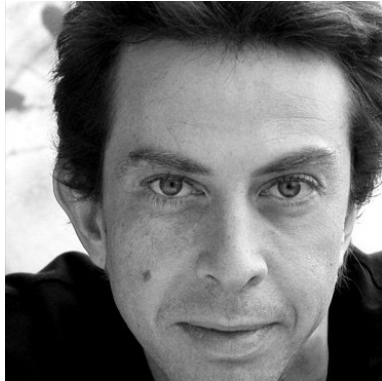
Dans la préface de ses *Mémoires* (écrits en français à partir de 1784 et publiés à Paris en 1787), il dit, non sans coquetterie, que sa vie « n'est pas intéressante ». On peut en effet la réduire arbitrairement au parcours linéaire d'un homme de théâtre-né. Faute de s'intéresser à la philosophie, il quitte le collège de Rimini pour suivre une troupe de comédiens qui vont à Chioggia, où il retrouve sa mère. Peu attiré par la médecine qu'exerce son père, il se résigne à faire son droit, mais il préfère voir, écrire et même jouer des pièces de théâtre. Après la mort de son père (1731) il obtient le titre d'avocat vénitien qui lui permet de tenir divers emplois. Dès qu'il le peut, il accepte la fonction de poète attitré auprès de la compagnie Imer (1734), qui lui permet d'écrire aussi pour le théâtre lyrique. En 1736, sa situation s'étant améliorée, il peut épouser la fidèle Nicoletta.

Sa première comédie entièrement rédigée, *La donna di garbo* (*La Femme de bien*, 1743), est destinée à une soubrette dont il a observé le talent. Même loin de Venise, le théâtre l'appelle. Le Truffaldin Antonio Sacchi lui écrit à Pise pour lui demander un rôle à sa mesure : Goldoni rédige un canevas (1745) qui devint *Truffaldino, servitore di due padroni* (*Le Serviteur de deux maîtres*). Puis c'est le chef de troupe Girolamo Medebach qui lui offre une nouvelle charge de poète attitré. C'est un moyen de rentrer à Venise et de renoncer au droit. Goldoni réussit le tour de force d'écrire seize comédies en un an, pour la saison théâtrale de 1750-1751. Mais ses relations avec Medebach se gâtent : c'est à la soubrette Maddalena Marliani, et non à la femme de Medebach, première amoureuse, qu'il destine *La Locandiera*, au carnaval de 1753. En octobre 1753, il passe au théâtre San Luca, appartenant à la noble famille Vendramin. Il y assure les fonctions d'auteur et de directeur d'acteurs. Pendant les quelque dix ans qu'il reste encore à Venise, il connaît de grands succès, mais est entraîné par Gozzi dans une impitoyable « guerre des théâtres ». En 1762, il accepte de rejoindre à Paris la Comédie-Italienne pour deux ans. La troupe vient de fusionner avec l'Opéra-comique et on ne lui demande que des canevas qui fassent recette. Il reste pourtant en France, enseignant l'italien aux filles de Louis XV, donnant à la Comédie-Française *Le Bourru bienfaisant* (1771) et rédigeant ses *Mémoires*. Il meurt dans la pauvreté.



# MARC PAQUIEN

## METTEUR EN SCÈNE



Comédien de formation, Marc Paquien aborde la mise en scène en 2002 avec *L'Intervention* de Victor Hugo aux Nuits de Fourvière à Lyon. Il reçoit le Prix de la révélation théâtrale du Syndicat de la critique en 2004 pour sa mise en scène de *La Mère de Stanislaw Witkiewicz*.

En janvier 2006, il met en scène *Le Baladin du monde occidental* de John Millington Synge au Théâtre National de Chaillot au Théâtre Vidy-Lausanne, puis en tournée en France et en Suisse. Le spectacle est nommé aux « Molières » 2006, et Dominique Reymond reçoit le prix de la meilleure actrice, décerné par le Syndicat de la critique, pour son interprétation du rôle de la Veuve Quinn.

Inspiré par la musique classique, il collabore régulièrement avec l'Atelier lyrique de l'Opéra de Paris avec, entre autres, *Les Aveugles* de Xavier Dayer d'après Maeterlinck et *Le Mariage secret* de Cimarosa en 2009.

Fidèle à un auteur dont l'univers le transporte, il monte de nombreux textes de Martin Crimp, notamment en 2004, *Face au mur* et *Cas d'urgence* au Théâtre national de Chaillot, et en 2009 *La Ville* avec Hélène Alexandridis, Marianne Denicourt et André Marcon.

En novembre 2009, il met en scène *Les Affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau pour la Comédie-Française. La pièce sera ensuite reprise au Vieux-Colombier en avril 2011.

Après *Les Femmes savantes* en tournée en France de janvier à avril 2011, Marc Paquien a mis en scène l'opéra *L'Heure espagnole* de Maurice Ravel avec l'Atelier Lyrique de l'Opéra National de Paris en mars 2011 à la Maison de la Musique à Nanterre et au Théâtre Impérial de Compiègne.

En 2012, Marc Paquien met en scène quatre créations vivement saluées par le public et la critique : *Oh les beaux jours* de Samuel Beckett avec Catherine Frot, *La Voix humaine* de Jean Cocteau et *Antigone* de Jean Anouilh pour la Comédie-Française, et enfin *Molly Bloom* d'après Ulysse de James Joyce aux Bouffes du Nord avec Anouk Grinberg.

# ENTRETIEN AVEC DOMINIQUE BLANC

**Comment vous sentez-vous après votre prestation de ce soir en arrivant dans la loge ?**

L'état dans lequel je me sens dépend beaucoup de la représentation et la représentation dépend beaucoup du public. Du moment que les gens réagissent et qu'il y a une grande qualité d'écoute, je me sens très bien. Pourvu qu'il y ait eu du partage, de la communion... Le partage cela peut être des rires, un silence un peu plus profond, de l'intimité partagée.

**Votre engagement sur scène est total. Comment parvenez-vous, avec la carrière qui est la vôtre, à trouver l'énergie du plaisir sur scène ?**

Depuis une dizaine d'années, j'ai eu un enchaînement de rôles assez tragiques et lourds. J'avais envie de changer de cap et d'horizon et donc d'aller vers la comédie. C'est un changement radical. Ce métier est passionnant pour cela, pour tous les changements qu'il peut autoriser. Quand Marc Paquien m'a proposé de travailler avec lui, on a cherché une pièce qui pourrait nous emballer tous les deux. Personnellement je suis à la fois tombée amoureuse de Goldoni et du personnage de Mirandolina.

Je pense que Goldoni est un auteur de génie absolu, un grand génie comique et dramatique, qui connaît la sensibilité des comédiens. Il a été le fossoyeur de la commedia dell'arte. Il est le premier qui s'est mis à écrire des partitions pour les comédiens et surtout les comédiennes. La partition de Mirandolina est magnifique car elle a un cerveau hors du commun, c'est évident. C'est une grande stratégie, quelqu'un qui met en scène les gens dans son petit théâtre qui est une auberge. Au jeu de la séduction et de l'amour elle va se brûler les ailes elle aussi, en tombant amoureuse de ce chevalier qui est irrésistible.

C'est une pièce assez politique car l'amour est impossible. Je ne sais pas si les choses ont beaucoup changé. Vous imaginez quelqu'un qui vit dans les beaux quartiers ou qui est trader à New York et qui tombe amoureux d'une jeune femme, je ne sais pas, d'origine immigrée ? Leur amour serait probablement condamné par la société. Je pense que notre société n'est pas forcément plus tolérante.

**C'est une pièce qui dé-range, au sens qu'elle fait sauter les rangs sociaux. L'amour semblerait trouver une justification dans le politique ?**

Absolument ! C'est une pièce écrite en 1753. Cette femme, du fait qu'elle est orpheline, profite d'une liberté qu'elle ne pourra pas garder, hélas ! En tous les cas pendant ce temps-là elle s'autorise cette liberté. En ce sens elle est une héroïne libertaire sensationnelle.

**En période de crise, cela fait du bien de parler d'amour. Quel regard portez-vous sur l'amour dans notre société au travers de ce texte ?**

C'est un texte éminemment contemporain. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le public quand il sort. En général des hommes et des femmes rient beaucoup. Ils s'apostrophent en disant que les choses n'ont pas tellement changé. Je les écoute et ça me fait rire ! Ma vision de l'amour est entière. C'est un peu une raison de vivre, si ce n'est que c'est la seule raison de vivre. La seule aventure qui vaille le coup d'être



vécue, l'amour dans tous les sens du terme, dans toute sa générosité et sa profondeur.

Ce qui est frappant quand on lit cette pièce, c'est l'amour que Goldoni a pour le genre humain. Parce qu'il écrit nos mensonges, nos trahisons, on est tous aussi infectes les uns que les autres, mais on est aussi tous irrésistibles. On n'arrête pas de mentir et d'être hypocrite mais on est tous irrésistibles. Voilà ce qui me plaît chez Goldoni, il aime profondément le genre humain. C'est un grand humaniste.

**Doit-on se satisfaire de cette dimension tragique de l'amour qui nous est présentée dans l'histoire entre Mirandolina et le chevalier ?**

Certainement pas. Je pense que l'amour peut exister sous beaucoup de formes et ce qui est intéressant c'est de le conjuguer et de le pratiquer, sinon je ne sais pas tellement pourquoi on est là. L'amour ne doit surtout pas être formaté. On vit une époque qui nous explique toujours comment il faut aimer, comment il faut élever ses enfants, comment il faut consommer. On a tellement peur de l'autre, de l'étranger, de l'inconnu, de ce qu'on ne fait pas, de ce qu'on ne connaît pas. Les peurs sont nombreuses. C'est accentué par la crise, les gens sont très angoissés. Si on essaie de sortir de ces chemins-là, on se rend compte de l'actualité absolue de la pièce.

**La pièce rend hommage aux stratagèmes de la séduction féminine, qu'en est-il, selon vous, de ceux des hommes ?**

A priori, les hommes ont la réputation de moins dissimuler mais je ne sais pas si c'est vrai. Je crois que c'est le genre humain qui est comme ça. Que les hommes comme les femmes sont capables de mentir, de se travestir, de jouer la comédie. Par contre pour qu'une femme puisse écrire une pièce comme ça, même au XXI<sup>e</sup> siècle, cela reste très difficile. (...)

Entretien publié le jeudi 21 mars 2013 par Grégory Bonnefont,  
Petit Bulletin n° 14



Crédit photo : Pascal Victor / ArtComArt

## AVIS AU LECTEUR

De toutes les comédies que j'ai composées jusqu'à ce jour, je serais tenté de dire que celle-ci est la plus morale, la plus utile, la plus instructive. Voilà qui semblera un paradoxe à ceux qui ne voudront prendre en considération que le caractère de *La Locandiera*. Ils avanceront même que je n'ai peint nulle part ailleurs une femme plus séduisante, plus dangereuse que celle-ci. Mais quiconque réfléchira au caractère et aux aventures du Chevalier trouvera un exemple des plus éclatants de la présomption humiliée, et une école qui enseigne à fuir les dangers pour ne pas être entraîné dans la chute.

Mirandolina montre aux gens comment les hommes tombent amoureux. Elle commence par entrer dans les bonnes grâces du contempteur des femmes en épousant sa façon de penser, en trouvant bon ce qu'il tient pour agréable, et même en l'incitant à blâmer les femmes elles-mêmes. Ayant ainsi triomphé de l'aversion que le Chevalier avait pour elle, elle se met à avoir des attentions à son égard, lui témoigne des faveurs étudiées, montrant qu'elle n'entend pas l'obliger le moins du monde à être reconnaissant. Elle vient le voir, le sert à table, lui parle avec humilité et respect et se pique de plus en plus d'audace quand elle voit sa rudesse diminuer. Elle parle à demi-mot, a des regards timides, et sans qu'il s'en aperçoive, lui cause des blessures mortelles. Le malheureux reconnaît le danger et voudrait le fuir mais la rusée commère l'arrête par deux petites larmes et par un évanouissement, le terrasse, le défait, l'achève. Il paraît impossible qu'en quelques heures un homme puisse être épris à ce point et, qui plus est, un homme qui méprise les femmes, qui ne les a jamais fréquentées, mais c'est justement pour cela qu'il tombe plus facilement, il a cru que son aversion suffisait à le défendre, et il a offert sa poitrine nue aux coups de l'ennemi. Moi-même, je désespérais presque de le voir tomber raisonnablement amoureux à la fin de la Comédie et pourtant, comme on le voit dans la Comédie, j'ai réussi à le montrer vaincu à la fin du deuxième acte.

Je ne savais presque plus quoi faire dans le troisième, mais il m'est venu à l'esprit que ces séductrices ont l'habitude, quand elles voient leurs amants pris au piège, de les traiter rudement. J'ai donc voulu donner un exemple de cette cruauté barbare, de ce mépris injurieux avec lequel elles se moquent des malheureux qu'elles ont vaincus, pour mieux faire abhorrer la servitude que se procurent ces misérables et rendre odieux le caractère des Sirènes enchanteresses. La scène du repassage, où la Locandiera se moque du Chevalier qui se languit d'amour, n'incite-t-elle pas les cœurs à s'indigner contre celle qui l'insulte après l'avoir séduit ? Oh, le bel exemple aux yeux de la jeunesse ! Plût à Dieu que j'eusse eu moi-même de bonne heure un pareil exemple. Je n'aurais pas vu quelque barbare aubergiste rire de mes larmes. Oh que de scènes mes propres aventures ne m'ont-elles pas fournies !... Mais ce n'est pas le lieu ici de me vanter de mes folies ni de me repentir de mes faiblesses. Il suffit qu'on me soit reconnaissant de la leçon offerte. Les honnêtes femmes se réjouiront, elles aussi, de voir démasquer ces simulatrices qui déshonorent leur sexe et les séductrices rougiront en me regardant. Peu importe si elles disent en me rencontrant : sois maudit ! (...)

## POINTS DE VUE SUR *LA LOCANDIERA*

(...) On a souvent qualifié *La Locandiera* de « *pièce féministe* » ; sans doute, parce que pour l'une des premières fois dans la comédie italienne, le rôle titre était tenu par une femme (ce rôle étant de surcroît destiné à l'actrice traditionnellement en charge des rôles de servantes). La chute manifeste hélas qu'il n'en est rien. Effrayée par le vent de passions qu'elle se sait désormais capable de déchaîner, Mirandolina se range (fait *une fin...*) et vante publiquement les vertus du conjungo... C'est que les circonstances qui ont présidé à l'écriture de la pièce, comme s'en explique Goldoni, l'engageaient à produire une fable vengeresse contre la rouerie (le « grande arte ») des femmes, leur inconstance et leur cruauté. Mais tout se passe au fil des scènes comme si Goldoni, entraîné par une façon d'empathie dans le jeu de Mirandolina, avait été lui-même *effrayé*, pour finir, par la portée de l'expérience. Le renoncement - pour ne pas dire la volte-face - final, outre qu'il ressemble fort à une reprise en main d'une situation jugée glissante par l'auteur, sent à plein nez sa profession d'allégeance à un ordre établi, que la formidable santé de la jeune femme avait par trop mis à mal : ridicule des aristocrates de tout poil, lâcheté, vanité des hommes ; pouvoir, puissance, conscience des femmes... L'auteur, galopant aux côtés de son personnage, tombe nez à nez avec l'homme privé et public - le bourgeois Goldoni - qui lui cloue sévèrement le bec. Entre la préface et la chute, Goldoni paraît s'être *oublié* dans une pièce peu commune, rebelle et ravageuse. De ce manifeste *oubli de soi*, tient peut-être le succès de *La Locandiera*, dans laquelle la maestria du réformateur de la comédie italienne fait place à la rêverie de l'homme des Lumières - avant le noir final. (...)

Enzo Cormann

Une longue tradition a interprété cette comédie célèbre comme l'apothéose de la malice enjouée et de la frivolité étudiée de la protagoniste, mais on tend aujourd'hui à souligner surtout le caractère conflictuel du jeu de Mirandolina, mis en évidence par le brusque virage final où, après avoir poussé le chevalier à la passion et s'être laissée effleurer par un désir amoureux qui l'entraînerait en dehors de sa condition sociale, elle repousse son prétendant et épouse son pâle valet Fabrizio, les trois autres hommes devant alors se résigner.

Mirandolina, image exceptionnelle de désirs inassouvis, subit la fascination de la fiction théâtrale, pour ensuite la refouler ; la scène est ainsi traversée par des promesses impossibles et dangereuses de bonheur, étouffée en un monde régi par une dure distinction des rôles sociaux et par des valeurs que Mirandolina refuse de transgresser, après avoir conduit un jeu risqué où elle a affirmé ce désir de transgression.

Jean-Paul Manganaro  
Traducteur de la pièce



Crédit photo : Pascal Victor / ArtComArt

# MORCEAUX CHOISIS

## ACTE 1, SCÈNE 9

**Mirandolina** : Oh ! Que vient-il de dire là ? ! L'excellentissime monsieur le Marquis de la Sécheresse m'épouserait ! Et pourtant, s'il voulait m'épouser, il y aurait une petite difficulté : c'est que moi, je ne voudrais pas de lui. J'aime le rôti, mais le fumet, je m'en passe. Si j'avais épousé tous ceux qui ont dit me vouloir, et bien, j'en aurais des maris ! Tous ceux qui arrivent à cette auberge tombent tous amoureux de moi, ils me font tous leur cour. Et ils vont jusqu'à me proposer, tous autant qu'ils sont, de m'épouser. Et ce monsieur le Chevalier, aussi rustre qu'un ours, voilà qu'il me traite si brutalement ! C'est bien le premier voyageur échu dans mon auberge qui n'ait pris aucun plaisir à traiter avec moi. Je ne dis pas que tous doivent tomber amoureux au premier coup d'œil, mais pourquoi me mépriser ainsi ? C'est quelque chose qui me remue terriblement la bile. Il est l'ennemi des femmes ? Il ne peut pas les voir ? Pauvre fou ! Il n'a pas encore trouvé celle qui sait y faire. Mais il la trouvera. Il la trouvera. Et qui sait s'il ne l'a pas déjà trouvée ? Avec des gens comme lui, je me pique au jeu. Ceux qui me courent après m'ennuient très vite. La noblesse n'est pas mon affaire. La richesse, je l'estime et je ne l'estime pas. Tout mon plaisir consiste à me voir servie, courtisée, adorée. Voilà mon faible, et c'est le faible de presque toutes les femmes. Le mariage, je n'y pense même pas ; je n'ai besoin de personne, je vis honnêtement et je jouis de ma liberté. Je suis aimable avec tout le monde, mais je ne suis jamais amoureuse de personne. Je veux me moquer de ces caricatures d'amoureux éperdus ; et je veux user de tout mon art pour vaincre, abattre et briser ces cœurs barbares et durs qui sont nos ennemis, nous qui sommes ce que la bonne mère nature a produit de meilleur au monde.

## ACTE 1, SCÈNE 15

**Le Chevalier** : Donnez ce linge à mon serviteur, ou posez-le là, n'importe où. Il n'est pas nécessaire que vous vous dérangiez pour cela.

**Mirandolina** : Oh, ça ne me dérange jamais quand il s'agit de servir un gentilhomme d'un si grand mérite.

**Le Chevalier** : Bien, bien, je n'ai besoin de rien d'autre. (*à part*) Elle voudrait bien me flatter. Les femmes ! Toutes les mêmes !

**Mirandolina** : Je vais le mettre dans l'alcôve.

**Le Chevalier** : (*avec froideur*) Oui, où vous voulez.

**Mirandolina** : (*à part*) Oh, ça résiste, oh là là ! Je crains de n'arriver à rien. (*Elle va ranger le linge*).

**Le Chevalier** : (*à part*) Les nigards entendent ces beaux mots, ils croient celle qui les leur dit, et voilà qu'ils tombent dans le panneau.

**Mirandolina** : (*revenant sans le linge*) Pour le déjeuner, qu'est-ce que vous désirez ?

**Le Chevalier** : Je mangerai ce qu'il y aura.

**Mirandolina** : J'aimerais pourtant savoir ce qui est de votre goût. Si vous préférez une chose plutôt qu'une autre, dites-le librement.



**Le Chevalier** : Si je veux quelque chose, je le dirai au valet.

**Mirandolina** : Mais pour ces choses-là, les hommes n'ont pas l'attention et la patience que nous avons, nous, les femmes. Si vous avez envie d'un petit plat, d'une petite sauce, ayez la bonté de me le dire à moi.

**Le Chevalier** : Je vous remercie : mais ce n'est pas non plus par ce moyen que vous parviendrez à faire avec moi ce que vous avez fait avec le Comte et le Marquis.

**Mirandolina** : Que dites-vous de la faiblesse de ces deux gentilshommes ? Ils viennent à l'auberge pour y loger, et prétendent ensuite jouer les amoureux avec l'hôtesse. Nous avons autre chose en tête, nous, que de prêter l'oreille à leurs bavardages. Nous cherchons à faire notre intérêt ; si nous leur adressons quelques bonnes paroles, c'est pour mieux conserver nos clients ; mais ensuite, et moi surtout, quand je les vois se faire des idées, je ris comme une folle.

**Le Chevalier** : Bravo ! J'aime bien votre sincérité.

**Mirandolina** : Oh, je n'ai rien d'autre de bon que ma sincérité.

**Le Chevalier** : Pourtant, avec ceux qui vous font la cour, vous savez bien feindre.

**Mirandolina** : Feindre, moi ? Le ciel m'en garde ! Demandez un peu à ces deux messieurs qui jouent les amoureux éperdus pour moi si je ne leur ai jamais donné la moindre marque d'affection. Si j'ai jamais plaisanté avec eux de manière à flatter leurs illusions. Je ne les maltraite pas, parce que ce n'est pas mon intérêt, mais peu s'en faut. Ces hommes à femmes, je ne peux pas les souffrir. De même que j'ai horreur des femmes qui courent après les hommes. Vous voyez ? Je ne suis plus une enfant, je ne cache pas mon âge ; je ne suis pas belle, mais j'ai eu de bonnes occasions et pourtant je n'ai jamais voulu me marier, parce que j'apprécie infiniment ma liberté.

**Le Chevalier** : Oh oui, la liberté est un grand trésor.

**Mirandolina** : Et beaucoup la perdent bêtement.

**Le Chevalier** : Je sais bien ce que je fais, moi. Je prends le large.

**Mirandolina** : Votre Seigneurie Illustrissime est-elle mariée ?

... / ...

**Le Chevalier** : Le ciel m'en garde ! Je ne veux pas de femme.

**Mirandolina** : Très bien. Restez toujours comme ça. Les femmes, monsieur... Enfin, ce n'est pas à moi d'en dire du mal.

**Le Chevalier** : Vous êtes bien la première femme que j'entends parler ainsi.

**Mirandolina** : Je vais vous dire : dans notre métier d'hôtesse, nous voyons et nous entendons bien des choses ; et à vrai dire, je comprends ces hommes qui ont peur de notre sexe.

**Le Chevalier** : *(à part)* Elle est vraiment singulière.

**Mirandolina** : *(elle fait mine de vouloir s'en aller)* Avec la permission de Votre Seigneurie Illustrissime...

**Le Chevalier** : Vous êtes pressée de partir ?

**Mirandolina** : Je ne voudrais pas vous importuner.

**Le Chevalier** : Mais non, vous me faites plaisir ; vous m'amusez.

**Mirandolina** : Vous voyez, monsieur ? C'est ce que je fais avec les autres. Je m'attarde un moment ; je suis plutôt gaie, je raconte des plaisanteries pour les amuser, et aussitôt ils croient... vous me comprenez, ils se mettent à faire les amoureux transis.

**Le Chevalier** : Cela arrive parce que vous avez de bonnes manières.

**Mirandolina** : *(avec une révérence)* C'est trop de bonté, Illustrissime.



**Le Chevalier** : Et ils tombent amoureux.

**Mirandolina** : Quelle faiblesse, n'est-ce pas ? Tomber tout de suite amoureux d'une femme.

**Le Chevalier** : C'est quelque chose que je n'ai jamais pu comprendre.

**Mirandolina** : Et après ça, ils parlent de force, ils parlent de virilité !

**Le Chevalier** : Rien que faiblesses, que misère humaine !

**Mirandolina** : Voilà ce qui s'appelle penser en vrai homme. Monsieur le Chevalier, donnez-moi votre main.

**Le Chevalier** : Pourquoi voulez-vous que je vous donne ma main ?

**Mirandolina** : Je vous en prie ; ayez cette bonté ; regardez : je suis propre.

**Le Chevalier** : Voici ma main.

**Mirandolina** : C'est bien la première fois de ma vie que j'ai l'honneur de tenir dans ma main celle d'un homme qui pense vraiment en homme.

**Le Chevalier** : (*il retire sa main*) Allons, ça suffit.

## ACTE 11, SCÈNE 17

**Mirandolina** : (*l'air triste*) Monsieur...

**Le Chevalier** : Qu'y a-t-il Mirandolina ?

**Mirandolina** : (*se tenant en arrière*) Pardonnez-moi.

**Le Chevalier** : Approchez.

**Mirandolina** : (*l'air triste*) Vous avez demandé votre note : je vous ai servi.

**Le Chevalier** : Donnez-moi ça.

**Mirandolina** : La voilà. (*Elle essuie ses yeux avec son tablier en lui donnant la note*).

**Le Chevalier** : Qu'avez-vous ? Vous pleurez ?

**Mirandolina** : Ce n'est rien, monsieur, c'est de la fumée qui m'est allée dans les yeux.

**Le Chevalier** : De la fumée, dans les yeux ? Bon enfin... À combien se monte ma note? (*Il lit*) Vingt paoli ? Pour quatre jours et un traitement si généreux: vingt paoli ?

**Mirandolina** : C'est votre note.

**Le Chevalier** : Mais les deux plats que vous avez préparés spécialement pour moi ce matin vous ne les avez pas comptés ?

**Mirandolina** : Excusez-moi. Ce que je donne, je ne le mets pas dans les comptes.

**Le Chevalier** : Vous m'en avez fait cadeau ?

**Mirandolina** : Pardonnez-moi pour cette liberté. Acceptez-le comme un acte de... (*Elle se couvre le visage comme si elle pleurait*).

**Le Chevalier** : Mais qu'est-ce que vous avez ?

**Mirandolina** : Je ne sais pas si c'est la fumée ou quelque irritation des yeux.

**Le Chevalier** : Je ne voudrais pas que vous ayez eu à souffrir, en préparant pour moi ces deux plats délicieux.

**Mirandolina** : Si c'était pour cela, je le souffrirais..., volontiers... (*Elle fait mine de se retenir de pleurer*).

**Le Chevalier** : (*à part*) Ah, si je ne pars pas ! Allons, voici quatre écus : acceptez-les pour l'amour de moi..., et pardonnez-moi... (*Il bredouille. Mirandolina, sans parler, se laisse aller comme évanouie sur une chaise*).

**Le Chevalier** : Mirandolina ! Bon Dieu ! Mirandolina ! Elle s'est évanouie. Serait-elle amoureuse de moi ? Mais si vite ? Et pourquoi pas ? Ne suis-je pas amoureux d'elle ?

Chère Mirandolina !... Chère ? Moi, dire chère à une femme ? Mais si elle s'est évanouie à cause de moi !... Oh, que tu es belle ! Si j'avais quelque chose pour la faire revenir à elle ! Mais moi, je ne fréquente pas les femmes, je n'ai pas de sels, pas de flacons. Vite, quelqu'un ! Il n'y a personne ? Vite... Je vais y aller moi-même. Pauvre petite ! Que tu sois bénie ! (*Il sort, puis revient*).

**Mirandolina** : Là, il est tombé pour de bon. Nombreuses sont les armes avec lesquelles nous triomphons des hommes. Mais quand ils sont obstinés, le coup assuré que nous avons en réserve, c'est un évanouissement. Le voilà, il revient. (*Elle se remet en place*).

**Le Chevalier** : (*il revient avec un vase plein d'eau*) Me voilà, me voilà. Elle n'a pas encore repris connaissance. Ah, certainement, cette femme m'aime. (*Il lui asperge le visage, elle bouge un peu*). Allons, allons. Je suis là, ma chère. Je ne partirai plus pour le moment.

# CALENDRIER DES REPRÉSENTATIONS

## MAI 2013

Mardi 7 mai	20h
Mercredi 8 mai	20h
Jeudi 9 mai	20h
Vendredi 10 mai	20h
Samedi 11 mai	20h
Dimanche 12 mai	16h
Mardi 14 mai	20h
Mercredi 15 mai	20h
Jeudi 16 mai	20h
Vendredi 17 mai	20h
Samedi 18 mai	20h
Dimanche 19 mai	16h

## CONTACT

Marie-Françoise Palluy-Asseily

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

*Vous pouvez télécharger les dossiers pédagogiques des spectacles sur notre site  
[www.celestins-lyon.org](http://www.celestins-lyon.org)*